



Le Saint-Siège

CÉLÉBRATION PÉNITENTIELLE

« 24 HEURES POUR LE SEIGNEUR »

HOMÉLIE DU PAPE FRANÇOIS

Paroisse de Santa Maria delle Grazie dans le quartier Trionfale à Rome

Vendredi 17 mars 2023

[Multimédia]

« Mais tous ces avantages que j'avais, je les ai considérés, à cause du Christ, comme une perte » (Ph 3, 7). C'est ce que saint Paul déclare dans la première lecture que nous venons d'entendre. Et si nous nous demandons quelles sont les choses qu'il ne considère plus comme fondamentales dans sa vie, heureux même de les perdre pour trouver le Christ, nous nous rendons compte qu'il ne s'agit pas de réalités matérielles, mais de "richesses religieuses". Et oui : il était un homme pieux, un homme zélé, un pharisien dévoué et pratiquant (cf. v. 5-6). Pourtant, cet habit religieux, qui aurait pu être un mérite, une source de fierté, une richesse sacrée, était en fait pour lui un obstacle. C'est pourquoi Paul affirme : « Je considère tout comme des ordures, afin de gagner un seul avantage, le Christ » (v. 8). Tout ce qui lui avait donné un certain prestige, une certaine réputation..., "laisse tomber : pour moi le Christ est plus important".

Celui qui est trop riche de lui-même et de sa "valeur" religieuses présume qu'il est juste et meilleur que les autres - combien de fois cela se produit dans la paroisse : "Je suis Action Catholique, je vais aider le prêtre, je fais la quête..., moi, moi, moi", combien de fois se produit que l'on se croit meilleur que les autres. Que chacun, dans son cœur, pense si cela est arrivé quelquefois –, celui qui fait ainsi se laisse satisfaire par le fait qu'il a sauvé les apparences ; il se sent bien, mais il ne peut pas laisser de place à Dieu parce qu'il ne sent pas avoir besoin de Lui. Et bien souvent, les "catholiques propres", ceux qui se sentent justes parce qu'ils vont à la paroisse, parce qu'ils vont à la messe le dimanche, se vantent d'être justes : "Non, je n'ai besoin de rien, le Seigneur m'a

sauvé". Que s'est-il passé ? La place de Dieu, il l'a occupée par son "moi", et donc, même s'il récite des prières et accomplit des actes sacrés, il ne dialogue pas vraiment avec le Seigneur. Il fait des monologues, pas un dialogue, pas une prière. C'est pourquoi l'Écriture nous rappelle que seule « la prière du pauvre traverse les nuées » (*Sir* 35, 21), parce que seul celui qui est pauvre en esprit, qui sent avoir besoin de salut et qui mendie la grâce, se présente devant Dieu sans faire étalage de ses mérites, sans prétention, sans présomption : il n'a rien et donc il trouve tout, parce qu'il trouve le Seigneur.

Jésus nous donne cet enseignement dans la parabole que nous avons entendue (cf. *Lc* 18, 9-14). C'est le récit de deux hommes, un pharisien et un publicain, qui se rendent au temple pour prier, mais seul l'un d'eux parvient au cœur de Dieu. Au-delà de ce qu'ils font, c'est leur attitude physique qui parle : l'Évangile dit que le pharisien « se tenait debout » et priait (v. 11), la tête haute, tandis que le publicain, « se tenait à distance et n'osait même pas lever les yeux vers le ciel » (v. 13), par honte. Réfléchissons un instant à ces deux postures.

Le pharisien se tient debout. Il est sûr de lui, droit et triomphant comme quelqu'un qui doit être admiré pour sa valeur, comme un modèle. Dans cette attitude, il prie Dieu, mais en réalité, il se célèbre lui-même : je fréquente le temple, j'observe les préceptes, je fais l'aumône....

Formellement sa prière est irréprochable, extérieurement on voit un homme pieux et dévot, mais au lieu de s'ouvrir à Dieu en lui apportant la vérité de son cœur, il masque ses fragilités dans l'hypocrisie. Et souvent nous maquillons notre vie. Ce pharisien n'attend pas le salut du Seigneur comme un don, mais l'exige presque comme une récompense pour ses mérites. "J'ai fait mon devoir, maintenant donne-moi la récompense". Il s'avance sans hésiter vers l'autel de Dieu, la tête haute, pour prendre sa place, au premier rang, mais finit par trop avancer au point de se mettre devant Dieu !

Au contraire, l'autre, *le publicain reste à distance.* Il ne cherche pas à se mettre en valeur, il reste à l'arrière. Mais c'est justement cette distance qui manifeste son être de pécheur par rapport à la sainteté de Dieu, et cela lui permet de faire l'expérience de la bénédiction et de l'étreinte miséricordieuse du Père. Dieu peut le rejoindre précisément parce que, en restant à distance, cet homme lui a fait de la place. Il ne parle pas de lui-même, il parle en demandant pardon, il parle en regardant Dieu. Comme cela est vrai aussi pour nos relations familiales, sociales et ecclésiales ! Il y a un vrai dialogue quand nous savons préserver un espace entre les autres et nous, un espace salutaire qui permet à chacun de respirer sans être aspiré ou annulé. Alors ce dialogue, cette rencontre, peut raccourcir la distance et créer la proximité. Il en est de même dans la vie de ce publicain : en s'arrêtant au fond du temple, il se reconnaît en vérité tel qu'il est, pécheur, devant Dieu : distant, et il permet ainsi à Dieu de s'approcher de lui.

Frères, sœurs, rappelons-nous ceci : le Seigneur vient à nous lorsque nous nous éloignons de notre ego prétentieux. Réfléchissons : Suis-je prétentieux ? Est-ce que je me crois meilleur que les autres ? Est-ce que je regarde quelqu'un avec mépris ? "Je te remercie, Seigneur, parce que

tu m'as sauvé et que je ne suis pas comme ces gens qui ne comprennent rien, je vais à l'église, je vais à la messe ; je suis marié, je suis marié à l'église, ce sont des divorcés, pécheurs..." : ton cœur est-il ainsi ? Tu iras en enfer. Pour s'approcher de Dieu, il faut dire au Seigneur : "Je suis le premier des pécheurs, et si je ne suis pas tombé dans une plus grande saleté, c'est parce que Ta miséricorde m'a pris par la main. Grâce à Toi, Seigneur, je suis vivant ; grâce à Toi, Seigneur, je ne suis pas détruit par le péché". Dieu peut raccourcir les distances avec nous lorsque nous lui présentons honnêtement, sans prétention, notre fragilité. Il nous tend la main pour nous relever lorsque nous savons "toucher le fond" et que nous nous remettons à Lui dans la sincérité du cœur. Dieu est ainsi : il nous attend *au fond*, parce qu'en Jésus, Il a voulu "aller au fond" parce qu'il n'a pas peur de descendre jusque dans les abîmes qui nous habitent, de toucher les blessures de notre chair, d'accueillir notre pauvreté, d'accueillir les échecs de notre vie, les erreurs que nous commettons par faiblesse ou négligence, et tous nous en avons fait. Dieu nous attend là, au fond, il nous attend surtout lorsque, avec beaucoup d'humilité nous allons demander pardon dans le sacrement de la Confession, comme nous ferons aujourd'hui. Il nous attend là.

Frères et sœurs, faisons aujourd'hui, chacun, un examen de conscience car le pharisien et le publicain habitent tous deux en nous. Ne nous cachons pas derrière l'hypocrisie des apparences, mais confions avec confiance nos opacités, nos erreurs, à la miséricorde du Seigneur. Pensons à nos erreurs, à nos misères, même à celles que nous ne pouvons pas partager par honte, et c'est bien, mais avec Dieu, il faut les montrer. Quand nous nous confessons, nous nous mettons au fond, comme le publicain, pour reconnaître nous aussi la distance qui nous sépare entre ce que Dieu a rêvé pour notre vie et ce que nous sommes réellement chaque jour : des pauvres gens. Et, à ce moment-là, le Seigneur s'approche, Il réduit la distance et nous remet debout ; à ce moment-là, tandis que nous nous reconnaissons nus, Il nous revêt de l'habit de fête. Tel est et doit être le sacrement de la Réconciliation : une rencontre festive, qui guérit le cœur et laisse la paix à l'intérieur ; non pas un tribunal humain à craindre, mais une étreinte divine dont on sort consolé.

L'une des plus belles choses dans la manière dont Dieu nous accueille est la tendresse de l'étreinte qu'il nous donne. Si nous lisons le récit du fils prodigue qui rentre à la maison (cf. *Lc 15, 20-22*) et qui commence son discours, le père ne le laisse pas parler, il l'embrasse, et il ne réussit pas à parler. L'étreinte miséricordieuse. Et je m'adresse ici à mes frères confesseurs : s'il vous plaît, mes frères, pardonnez *tout*, pardonnez *toujours*, sans trop mettre le doigt dans les consciences ; laissez les gens dire leurs choses et vous recevez cela comme Jésus, avec la caresse de votre regard, avec le silence de votre compréhension. S'il vous plaît, le sacrement de la confession n'est pas fait pour torturer, mais pour donner la paix. Pardonnez *tout*, comme Dieu vous pardonnera tout. Tout, tout, tout.

En ce temps de Carême, cœur contrit, murmurons, nous aussi, comme le publicain : « Ô Dieu, aie pitié de moi, pécheur » (v. 13). Faisons-le ensemble : *ô Dieu, aie pitié de moi, pécheur*. Dieu, quand je t'oublie ou te néglige, quand je fais passer mes propres paroles et celles du monde avant ta Parole, quand je me prétends juste et que je méprise les autres, quand je parle sur les autres, ô

Dieu, aie pitié de moi, pécheur. Quand je ne prends pas soin de ceux qui m'entourent, quand je suis indifférent à ceux qui sont pauvres et qui souffrent, faibles ou marginalisés, *ô Dieu, aie pitié de moi, pécheur.* Pour les péchés contre la vie, pour le mauvais témoignage qui salit le beau visage de notre Mère l'Église, pour les péchés contre la création, *ô Dieu, aie pitié de moi, pécheur.* Pour mes mensonges, ma malhonnêteté, mon manque de transparence et de droiture, *ô Dieu, aie pitié de moi, pécheur.* Pour mes péchés cachés, ceux que personne ne connaît, pour le mal que j'ai causé aux autres sans m'en rendre compte, pour le bien que j'aurais pu faire et que je n'ai pas fait, *ô Dieu, aie pitié de moi, pécheur.*

En silence, répétons pendant quelques instants, avec un cœur repentant et confiant : *Ô Dieu, aie pitié de moi, pécheur.* En silence, que chacun le répète dans son cœur. *Ô Dieu, aie pitié de moi, pécheur.* Dans cet acte de repentir et de confiance, nous nous ouvrirons à la joie du plus grand des dons : la miséricorde de Dieu.